

# LE CHEMIN DE LA MORT POUDDREUSE

FRANCESCA THEOSMY

*J'ai à moi seul plus de souvenirs que n'en peuvent avoir eu tous les hommes  
depuis que le monde est monde. Mes rêves sont comme votre veille.*

Jorge Luis Borges, *Funès ou la Mémoire*

*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.*

Victor Hugo, *Demain, dès l'aube...*

# ODYSSÉE ET PAPIER FROISSÉ

Guillermo A. Tabarres,  
*Carnets de voyage,*  
Carthagène des Indes,  
éd. 1975

**J**AMAIS auparavant, je n'avais ressenti la fièvre de l'Atlantide. Cette obsession. Je ne la cherchais pas, cette île. Elle ne m'attirait pas. Les mystères de sa disparition – je parle évidemment de la seconde – ne me tourmentaient pas. Curieux, me dirait-on, quand mon père fut l'un des derniers automates à avoir été conçus. Un corps d'acier et de fer émaillé l'abritait; une essence singulière, mauve pâle, brûlait à la place de son esprit. Réduit à la part la plus sombre de sa mémoire, il connut les tranchées, le chant cruel des bombes et la tache muette du sang versé. Quels champs de bataille a-t-il pu arpenter? Ceux d'Europe en 1914 ou des Amériques en 1915? La réponse, hélas, m'est inaccessible. Le jour de son arrestation, j'étais un petit haricot dans l'utérus de ma mère. Plus tard, elle contera souvent sa fuite par une fenêtre, son refuge chez les voisins, la froide brutalité des miliciens. À force de récits, je devins journaliste, à l'image de cet homme avant qu'il ne soit transformé en fantôme de ferraille. Une voie semée d'inconnus me ramena vers lui à rebours, des décennies plus tard. Vers son souvenir, vers l'Atlantide. Puis, surtout, vers la mer, cul-de-sac inattendu de mon voyage en spirale.

Au départ, j'enquêtais sur l'attaque de Veracruz par les Américains en 1914. Ma grand-mère maternelle opéra comme informatrice auprès des Allemands. Je lui devais mon prénom, Guillermo, et ces pommettes qui me donnaient l'air d'un chasseur indien échappé du temps où les pyramides croulaient sous l'or et les plumes colorées. Au fil de nos entretiens, la portée de son rôle m'apparut profonde, voire décisive. Le double cataclysme de 1916 avait précipité la fin des conflits à l'Ouest. Mais sans des personnes comme elle, qui sait si l'union sud-américaine serait née si tôt? Si les États-Unis formeraient un empire transcontinental avec l'Allemagne? L'histoire officielle tend souvent à oublier les petites gens, leurs actions dans l'ombre, leurs prises de risques. Nos livres préfèrent mettre en avant les automates clinquants, qui, même criblés de balles, luttaient sans repos. Ma grand-mère était de la même trempe, avec un cœur tout aussi lumineux dans la poitrine.

Je soumis ma copie revue et corrigée à Alphonso Diaz, mon éditeur. Vieux loup au grand nez et au sourire inattendu, il cherchait, dans l'envers des rêves éveillés, l'étonnement comme l'irrévérence. Sa vision était de créer une encyclopédie historique du siècle. Beaucoup l'achèteraient, très peu la liraient. Tous ou presque la rangeraient sous leur téléphone près de l'annuaire. Qu'importait. Cette aventure d'écriture, bien que futile, me séduisait.

Cela dit, le siècle n'avait pas encore noirci toutes ses pages. Nous nous trouvions dans les années soixante. Après les conflits européen et américain, une troisième guerre, cette fois mondiale, avait beaucoup de chances d'éclater bientôt. D'un côté, l'hostilité des Ottomans envers les Russes grandissait. Ces derniers étaient alliés de l'Empire transcontinental, depuis leur partage de l'Europe de l'Ouest. Le tsar Raspoutine, malgré ses quatre-vingt-quatorze ans, gardait la faveur de l'Église orthodoxe. Il se murmurait qu'il se faisait transfuser du numenoil toutes les semaines. Cette substance atlante, mêlée au sang des enfants de feu tsar Nicolas II, emprisonnés dans des catacombes, le rendrait immortel. D'un autre côté, les révoltes anticoloniales fournissaient aux Ottomans le soutien de rebelles dans tout le continent africain jusqu'au sous-continent indien. L'empire japonais, ogre insatiable, mettait une partie de l'Asie à feu et à sang. Nul ne savait quel bout de terre susciterait ensuite son appétit vorace. Entre tout cela, l'empire éthiopien jouait un astucieux jeu d'équilibriste.

L'empereur Haïlé Sélassié profitait du fait que son territoire abritait un portail cosmique : frontière unique et seul passage vers la planète Mars.

J'étais en train d'exposer ces réflexions géopolitiques, alors qu'Alfonso feuilletait mon travail devant un café. Il releva la tête et changea radicalement de sujet. « Ta grand-mère évoque une histoire d'amour avec un colonel britannique, me dit-il. Ça rajoute quelque chose au récit. Il faut que tu creuses cette partie. »

Je me souvins de ce passage sans réelle pertinence. Grand-mère parlait non pas d'histoire d'amour, mais de liaison explosive avec un médecin de l'armée anglaise, devenu mercenaire à la solde des Mexicains. Son expression à l'évocation de cette anecdote m'avait mis mal à l'aise. Comme si elle savourait un secret croustillant. Ce n'était en tout cas pas digne de figurer dans un livre sérieux. J'étais journaliste, nom de nom ! Pas scénariste de feuilletons ! « Creuse, insista-t-il. Je sens l'odeur d'une bonne histoire. »

Le vieux loup ! Il sentait surtout l'odeur de l'Atlantide où le mystérieux amant se retrouva dès 1915. Moi, je subodorais une trahison du mercenaire dans tout son cliché. Reynolds Seawood. Un homme à la morale trouble qui aurait vite tourné le dos à ses employeurs pour rejoindre une possible manne dans les cieux. Alors, je creusai, tenté par le mystère et – autant l'avouer – l'ébriété que procurent les secrets associés au scandale.

Le principal problème était la mort de grand-mère, survenue trois mois plus tôt. Je relus mes notes, me tournai vers ses amies de l'époque. Très peu vivaient encore. Rien. Puisque l'île avait disparu en 1916, impossible de m'y rendre dans l'espoir de trouver le fameux personnage. Plus je cherchais, plus j'étais frustré et plus la fièvre atlante me gagnait. Ce n'était plus tellement Seawood, mais l'Atlantide qui m'appelait. Monstre sanguinaire ou voleur débauché, il devint à mon corps défendant mon prince de Serendip. Ma femme avait déniché dans un vide-grenier une toile peinte en 1912 représentant le Numen, le réacteur de l'Atlantide. L'esquisse, sans âme, mais rare, valait une fortune aujourd'hui<sup>1</sup>. Sa vue m'occasionnait bien des palpitations. Je me retrouvai plongé dans des documents, certains remontant à l'Antiquité, pour tirer le vrai des chimères. De lectures en entretiens,

---

<sup>1</sup> Chaque babiole, chaque caillou ou animal en lien avec l'Atlantide vaut une fortune aujourd'hui. Il en a, pour ainsi dire, toujours été ainsi.

de boules de papier froissé aux tasses de café refroidi, je progressai lentement dans les méandres d'un désir collectif amputé.

Pour nos contemporains, l'Atlantide est redevenue le fantasme qu'elle a été pendant des millénaires. Une abondante littérature existe à son sujet, toute teintée de romantisme et gonflée de fadaïses. On imagine une île dont les villes seraient identiques à celles des empires transcontinental et russe. Il n'en était rien. En 1916, année de sa seconde disparition, l'Atlantide ressemblait à n'importe quel pays de l'Ouest et en même temps très peu.

La cause de ce flou pouvait résider dans le manque de sources complètes, voire de première main. Dans l'un des plus anciens documents, le *Timée*, Platon donne la parole à un certain Critias qui rapporte le récit d'un prêtre égyptien au sujet de l'Atlantide; récit livré à un ami de l'ancêtre de Critias, à propos de faits survenus neuf millénaires auparavant! Quant au texte suivant le *Critias*, il ne l'a pas achevé. D'autres sources révèlent que dans l'Antiquité, les Atlantes étaient déchirés par les guerres et assaillis par les peuples voisins, hostiles à leur expansion continentale. Un conclave des moines tamaios<sup>2</sup> aboutit à la décision de barricader l'île afin de la protéger. Ils choisirent donc de se retirer du monde. Le Numen, machine versatile et implexe, propulsa l'Atlantide dans... les cieux. Le prêtre égyptien, selon Critias, rapporte : «[...] il y eut des tremblements de terre et des inondations extraordinaires, et, dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit funestes, tout ce que vous aviez de combattants fut englouti d'un seul coup dans la terre, et l'île Atlantide, s'étant abîmée dans la mer, disparut de même.» Ce genre d'ascension verticale brasse des tonnes d'eau et libère beaucoup d'énergie, il est vrai.

Il faut imaginer un pays qui n'était pas situé au fond des océans. Il faut se représenter soixante mille kilomètres carrés de montagnes enneigées, de plaines, d'un fleuve et autres cours d'eau, immobiles dans le ciel et bénéficiant d'une atmosphère soigneusement régulée. Le fleuve se jetait dans le vide, vers la Terre. La gigantesque cascade se perdait dans un anneau de magnétite de cinq cents mètres de diamètre. L'anneau, en suspens, créait un nuage aussi large que l'île, la masquant ainsi aux marins. L'Atlantide, île flottante voilée par un orage permanent, était vouée à rester introuvable pour toujours.

---

<sup>2</sup> Ministres spirituels et maîtres de la science atlante.

C'était sans compter Napoléon Bonaparte et sa campagne d'Égypte.

L'empereur, en 1798, déterminé à barrer la route des Indes aux Britanniques, débarqua en terre pharaonique avec quarante mille hommes et cent soixante-sept intellectuels. Parmi eux, Geoffroy Brissot, un historien et Étienne Méliet<sup>3</sup>, un peintre, obsédés par les empires et leur décadence, découvrirent un portail à Cynopolis, site qui fut par la suite détruit. Le portail menait directement au centre de l'Atlantide. À peine firent-ils cette découverte que les Ottomans et les Britanniques repoussaient Bonaparte hors d'Égypte. Les armées de George III conquièrent donc les premières l'Atlantide. Les Français, excédés d'avoir été pris de vitesse par un monarque aliéné, cherchèrent le soutien du Pape. Même s'il demeurait en délicatesse avec les Lumières comme l'Empire britannique, le Vatican céda quelques pistes aux savants français. Deux autres portails encore ouverts laissèrent passer leurs troupes.

Sans surprise, Français et Anglais se livrèrent, à partir de 1802, à une guerre féroce pour ce nouveau Nouveau Monde. Ils cochèrent toutes les cases traditionnelles de ce genre d'entreprise : pillages de ressources, viols, déplacement et brassage de population, génocide. Avantage décisif, la variole fit une entrée spectaculaire dans l'affaire et réussit à s'éterniser durant des décennies, malgré les tentatives de variolisation. Leur obsession ? Le Codex atlante qui renfermait selon eux le secret de l'immortalité et ce matériau unique qu'était l'aurichalque<sup>4</sup>.

Vers 1860, les deux empires signèrent leur retrait et acceptèrent l'indépendance de l'île, sous la pression d'obscures sectes d'intellectuels. Hélas, le mal effarant était déjà fait. Comme pour les Amérindiens, il ne restait que quelques Atlantes rattachés à l'antique

---

<sup>3</sup> Les deux hommes, en particulier Méliet, étaient des admirateurs de Francis Bacon et son roman *La Nouvelle Atlantide*. Amis d'Alexandre Dumas, et secrètement anti-Bonaparte, ils en voulurent longtemps à l'empereur pour la manière dont la découverte de l'île leur avait été ravie par les Britanniques.

<sup>4</sup> Si l'on se fie aux artefacts existants et aux travaux de Leo Frobenius, l'aurichalque atlante n'avait rien à voir avec le métal éponyme que les Romains utilisaient. Frobenius les présentait comme des paillettes, à l'apparence d'éclats de faïence vert d'eau.

nation<sup>5</sup>. Le reste descendait d'Européens venus faire la guerre ou chercher fortune, d'Africains fuyant l'esclavage ou voulant le combattre, d'Ottomans, d'Extrême-orientaux. 13 % de la population avait des racines hopis. Le peuple de la paix effectuait des pèlerinages vers l'Atlantide depuis des siècles.

Avant de signer l'indépendance, les Britanniques placèrent une famille de colons à la tête de chacune des dix régions, créées suivant les territoires des neuf princes et du roi<sup>6</sup> cités dans le *Critias* de Platon. Ils avaient pour mission de rassembler les premiers délégués du Conseil public, conseil censé élire le premier chancelier. La chose paraissait simple et fonctionna. Cependant, dès le départ, deux familles développèrent une obsession sanglante l'une pour l'autre. Les Phedbei et les Gorkai s'écharpèrent sans merci, et aucun historien n'est jamais parvenu à percer le fondement de ce désamour.

Au moment de sa disparition, l'île était dirigée par la chancelière Rébecca Gorkai. Cette dernière fut assassinée par une espionne du nom de Madeth Ryan. Les responsables de cette tragédie et de l'insurrection finirent fusillés, d'autres pendus. D'après mes recherches, Reynolds Seawood, l'ancien amant de grand-mère, en faisait partie. Qu'est-ce qui avait poussé un tel homme, mercenaire sans scrupules, à rejoindre une révolution? Mes hypothèses étaient nombreuses, et toutes plus farfelues les unes que les autres. Les ressources pour les vérifier, elles, restaient rarissimes.

Alors que mon enquête battait de l'aile, mon frère me parla d'un individu qui avait assisté aux funérailles de grand-mère. Un grand Noir avec des yeux aveugles si pâles qu'ils semblaient totalement blancs. Ses cheveux gris dessinaient un nuage autour de son visage. Détail étonnant, il portait un rat mécanique sur l'épaule. J'étais trop ravagé par le deuil pour y penser, mais il avait raison. Les humanoïdes

---

<sup>5</sup> Il fut longtemps impossible pour les paléontologues amateurs de l'époque de situer les Atlantes dans l'échelle de l'évolution. Après avoir inventé de toutes pièces un Eoanthropus en assemblant frauduleusement des fossiles, Arthur Smith Woodward tenta de les désigner comme des Neolycanthropus, une espèce qui associerait les canidés et les hommes à un moment de l'évolution. Une partie de la communauté scientifique, peu férue de ses méthodes, discrédita toutefois ses prétendues découvertes.

<sup>6</sup> À savoir Atlas, Eumélos, Amphérès, Évaimon, Mnéséas, Autochtonos, Élasippos, Mestor, Azaès et Diaprépès.

avaient tous disparu avec l'île. Quant aux hybrides restés sur Terre, ils n'avaient pas survécu longtemps. Qui était donc cet inconnu ? Quel lien entretenait-il avec grand-mère ? Pouvait-il me renseigner à propos de Reynolds Seawood ? Je me lançai sur sa piste, sans soupçonner le mystère hallucinant qu'il incarnait.

# PARTIE I

## LE CRÂNE HURLANT

# UN

**M**ADETH Ryan se décrivait comme une jeune femme malchanceuse. Elle naquit en Atlantide durant la Guerre du Givre en 1889. Les archontes des provinces Mnéséas et Élasippos se déchiraient pour des mines de diamant. Elle fut brève, cette guerre. Comme souvent, le Conseil public contenta tout le monde, en punissant d'une main et en octroyant des compensations de l'autre. Le beau-père, Dubhan, fut au rang des héros recrutés pour affronter la boue, la merde, les tirs de canon, l'absurdité humaine, la neige, la fleur au fusil fanée et maculée de sang. Madeth poussa son premier cri un mois avant son retour. La mère, Hélène, pas stupide, mais embarrassée, et les chevilles quelque peu enflées, plaida le déni de grossesse. Une parade bancale, puisque son mari se trouvait absent depuis quatorze mois. Dans le village, par solidarité feinte et duplicité paresseuse, on la crut. Elle se plaignit souvent de son sort de demi-veuve, avant de faire profil bas quand les eaux crevèrent. L'enfant avait la peau un peu foncée, très éloignée du teint de ses parents et de celui de ses frères et sœurs. *Certes*. Un œil marron clair, l'autre saphir. *Bien sûr*. Mais ce n'était pas comme si on pouvait la renvoyer d'où elle était sortie. Dubhan revint de la guerre, l'âme lessivée par

l'horreur, l'uniforme poussiéreux, des cauchemars pour seuls bagages. Il embrassa sa femme et ses trois enfants, considéra avec distance, mais sans hostilité la nouveau-née. Le lendemain, il les massacra tous à la hache et se pendit sur le seuil de la cuisine. Les employés de maison accoururent, alertés par les cris. Bébé Madeth attendait, enfermée dans un placard, sous une couverture. En vie.

Madeth n'était pas chanceuse. Elle était une survivante malheureuse.

Ses années à l'orphelinat des sœurs carmélites furent longues. Aussi longues qu'une peine de prison à perpétuité sans doute. Parce que les punitions. Parce que les corvées. Parce que les douches glacées et les religieuses la main leste quand il faut frotter les oreilles. Les repas? Infects. Trop peu, trop gluants dans leur sauce. Sans oublier les travaux d'aiguille. *Ah comme elle haïssait les points!* Et imaginer le monde hors des murs épais du couvent laissait fleurir en elle de violentes frustrations, parfois quelques bêtises bien méchantes.

Elle étudiait, Madeth. Seulement, à l'inverse des chiffres, les mots s'effaçaient vite dans sa tête. Elle avait une écriture magnifique, digne d'un calligraphe de talent, mais gare à celui ou celle qui aurait voulu déceler dans ses phrases un respect de l'orthographe ou de la grammaire. La sœur Theresa la pinçait, dans cette zone tendre entre l'épaule et le cou, sans doute pour s'empêcher de défaillir à la vue de ses devoirs de dictée. Elle était mauvaise en latin. *Qui ne l'était pas?* L'enseignement se donnait en anglais. Les Atlantes, à l'exception des autochtones, s'exprimaient dans un anglais qui donnait des maux de tête aux anglophones : une langue démembrée grammaticalement, qui claquait dans les bouches, surchargée de mots français, aussi versatile que le turc, teintée de grec. Il y avait donc une distance entre ce que Madeth disait et ce qu'elle écrivait. Sa dyslexie empirait les choses. Les religieuses la disaient bête, elle les croyait volontiers et s'en moquait de même. Les enfants refusaient de jouer avec elle, dégoûtés par ses taches de rousseur. Ils affirmaient, catégoriques, qu'elle avait la rougeole, que sa peau foncée était crasseuse, du caca séché. Madeth puisait alors du réconfort dans le dessin. Ses plus belles œuvres montraient ses détracteurs en train de se faire dévorer par une crotte de nez maléfique et implacable. Les religieuses lui infligèrent une volée de bâtons dans le but avoué de tarir le feu de Satan dans ses veines. Pour se venger, elle cousit des poupées effrayantes à l'aide de vieux chiffons. Elle paradait devant elles, quand elles furent assez

nombreuses pour être considérées comme son unité d'infanterie. Déjà, à cette période, elle voulait suivre les pas de Dubhan, ce père qu'elle croyait le sien, cet homme brisé qui ne l'avait jamais bercée, ce meurtrier à qui elle n'avait inspiré qu'une haine fulgurante et dévastatrice. Déjà à cette période, elle avait ses contradictions, ses terreurs secrètes étouffées par des chimères plus dangereuses encore.

Sylvia, la sœur aînée de sa défunte mère, vint la chercher quand elle atteignit dix ans. Elle fut surprise, Madeth. N'était-elle pas orpheline ? Apparemment non, jugea-t-elle, à la vue de cette femme aux cheveux roux et nez en bec-de-corbeau, debout dans le bureau de la mère supérieure. Madeth trancha sans appel : sa tante était aussi réelle que ses poupées. Sylvia annonça, péremptoire, son projet de la ramener dans son foyer. Personne n'en soupçonna jamais la raison. Madeth était une bâtarde, fruit d'un péché et pièce à conviction d'un massacre. En réalité, Sylvia venait de se débarrasser de son troisième enfant. Un garçon né de sa liaison avec le curé. La culpabilité la minait. Elle espérait, en accueillant sa nièce orpheline, se racheter auprès de Dieu. Elle avait accouché dans la salle d'eau, peu avant l'aube, mordant dans ses jupons pour ne pas réveiller son mari et ses deux filles. Le petit garçon n'eut pas le temps d'émettre son premier cri, que Sylvia l'étouffait. Elle commença ensuite sa journée, un geste de routine à la fois. Le corps du nouveau-né, emmailloté dans du vieux linge, eut pour tombeau la mare aux canards. Une pierre attachée par une corde l'aida à rejoindre le fond. Personne ne sut, car personne n'aurait compris pourquoi cette mère de vingt-neuf ans préférait se débarrasser de son fils plutôt que de mentir à son mari. Elle avait bien appris la leçon après le meurtre de sa sœur. Thiton n'avait pas connu les affres de la guerre, mais cela ne l'empêchait pas de frapper sa femme.

Madeth évolua enfin dans une famille, auprès de deux cousines qui avaient à peu près son âge. Elle cousit encore des poupées pour lui tenir compagnie et servir ses fantasmes. Cette fois, personne ne le lui reprocha. Sylvia obtint du curé un acte de naissance qui fit officiellement de Madeth la fille de Dubhan Ryan. Après tout, d'après la loi, elle était son enfant, puisque née de son épouse légitime. Elle existait enfin. Comme une bête curieuse à dompter, mais elle existait quand même.

La maison en briques, plantée près d'une grange, était située dans les montagnes d'Aître. L'on racontait toutes sortes d'histoires sur ces montagnes. Des hommes loups, fils du dieu égyptien Seb, protecteurs des pharaons, auraient franchi le portail de Cynopolis pour s'établir dans les bois. Quelques disparitions renforcèrent ces légendes. Quand la pleine lune se dressait, éclatante au-dessus de la noire végétation saupoudrée de neige, les chasseurs veillaient, les habitants se barricadaient et les gens du voyage dessinaient des cercles de cendre autour de leurs roulottes. En dehors de cela, le village était paisible. Plus paisible que les grandes villes où le conflit générationnel Phedbei-Gorkai, entre Eumelos et Mestor, prenait des proportions nationales.

Thiton, l'oncle, était un homme taciturne, parfois brutal. Il distribuait les gifles du dos de la main. À la cuisinière et à l'homme à tout faire, il administrait le fouet. Sa famille s'accommodait de sa présence en maintenant la tête baissée. Étrangement, Madeth et lui s'entendirent plutôt bien. Encore plus que le silence, Thiton aimait la chasse. Un jour, Madeth le suivit dans sa randonnée solitaire en quête de cerf. Il traquait la bête, il fumait en guettant quelque chose, un frémissement qu'il semblait seul à pouvoir entendre. Peut-être parce que Madeth était une fillette bizarre, yeux vairons, couverte de taches de rousseur, la plupart grosses comme une goutte d'or écrasée. Ou alors parce qu'elle n'était pas sa fille. En tout cas, Thiton accueillit sa compagnie sans mot dire. Ils finirent par construire ainsi une complicité muette. L'oncle lui apprit à tirer au fusil, à poser des pièges, à traquer des proies, à monter un alambic et à fabriquer en un rien de temps une eau-de-vie lumineuse, au goût dense comme de la lave. Madeth lui apprit à cesser d'osciller entre fracas et immobilisme. À sa mort, elle fut la seule à le regretter. Ses cousines, Celia et Justine, lui en voulurent de leur avoir volé elle ne savait trop quoi. Une chose irremplaçable, inimitable.

L'aînée, Celia, se maria très vite avec un jeune instituteur qui publiait des feuilletons dans le journal. Il avait fréquenté l'université et enseigné à des enfants de familles aisées. Il semblait posséder une connaissance illimitée du monde. Il était beau, sublime même. La mâchoire carrée, les sourcils légèrement levés au-dessus d'yeux très expressifs, Garalt semblait parfait. On apprit plus tard qu'il se plaisait à enfourner son sexe dans la bouche de son élève de onze ans. La

mère de la petite le renvoya après l'avoir surpris un jour. Il échappa à la prison parce que le père de la fillette souhaitait éviter le scandale. Personne ne voulut plus l'employer dans la bonne société. Il échoua dans le village, sans le sou, espérant trouver une vieille fille fortunée à épouser, comptant sur son charme indéniable pour masquer son âme putride. Il jeta son dévolu sur Celia.

Ce fut ensuite au tour de Justine de trouver un conjoint, et à Madeth de faire place nette afin que les mariés puissent agrandir leur famille, sans que la maison devienne trop petite. Justine était considérée comme moins jolie. Myope, elle cassait souvent ses lunettes. Valétudinaire, tous les ans, les mauvaises langues lui prédisaient son décès avant la Toussaint. Quant à Madeth, on la jugeait trop bizarre, et nul ne savait qui était son géniteur. Leur grand-tante, veuve grincheuse aux doigts effilés et crochus, l'appelait la petite Mauresse tachetée. Lèvres pincées, elle testait la soie des cheveux bouclés couleur rouille de Madeth en les tirant. Derrière son dos, les villageois lui donnaient toutes sortes de noms d'animaux – les passereaux revenant le plus souvent. On la trouvait trop grande. Mince, elle s'étirait sans courbes, à part de petites fesses rebondies. Ses seins n'avaient pas fait beaucoup d'efforts pour pousser. Sa voix éraillée troublait autant que ses yeux dépareillés. En grandissant, elle apprit par bribes et chuchotements les secrets de sa naissance. Le diable noir qui aurait violenté sa mère. Dubhan qui, de douleur, avait commis l'irréparable pour laver son honneur et revisser ses sens éparpillés par la guerre. Une histoire empoisée de haine écarlate et de luxure, un frein à toute perspective matrimoniale. Comme si cela ne suffisait pas, elle s'échinait à porter le pantalon, délaissait le corset, et les garçons à l'esprit bouillonnant de fantasmes murmuraient même qu'elle ignorait les dessous. Que son sexe était une forêt obscure de poils acérés, susceptible d'engloutir sans retour les pénis imprudents.

Un jour, après avoir aidé à ramener un cochon qui s'était enfui, elle remarqua l'attention de Garalt, fixée sur ses petits seins plaqués contre sa chemise par la sueur. La même semaine, il s'égara trois fois en pleine nuit pour se retrouver dans sa chambre, prétextant chercher les toilettes, que tout le monde savait se situer à l'extérieur de la maison. Une dernière fois, il se perdit. La pleine lune trônait au-dessus de la ligne d'horizon. Les chasseurs veillaient les hommes-loups tant redoutés. Dans la forêt, les loups hurlaient. Les xoyoutes à écailles

déferlaient par vagues pour leur disputer les proies. Les pogdolopes, canidés charognards, festoyaient dans les nids, les babines gluantes d'œufs cassés.

Garalt entra dans la chambre, referma soigneusement la porte. Il se dirigea vers le lit, vers Madeth endormie. Il tâta de ses doigts impitoyables sa bouche, la bâillonna, et, quand il sut qu'elle était réveillée, il chuchota :

— Ne fais pas de bruit. Sinon je ferai en sorte que ma femme te jette à la rue dès le lever du jour. As-tu compris ?

Madeth fit oui de la tête. Garalt retroussa sa chemise de nuit. Fébrile, il tira le drap qui recouvrait sa victime. Madeth bondit. Elle lui colla un coup de genou dans l'entrejambe. Il perdit l'équilibre, trop surpris et épouvanté. Il bascula, heurta la vitre de la fenêtre. Un carreau se brisa, la tringle laissa glisser le rideau. Madeth, qui gardait son fusil de chasse même dans son lit, pour imiter les chasseurs veilleurs, espérait presque cette intrusion. Elle introduisit le canon dans la bouche de son cousin par alliance. La lune éclairait son visage éclaboussé d'or.

— Ne fais pas de bruit, dit-elle. Sinon ta femme devra ramasser tes restes dans la cour après que je t'aie balancé par la fenêtre. Je dirai que tu es tombé sans que je puisse te rattraper. Quant à savoir ce que tu faisais dans ma chambre, eh bien... toi et moi le savons bien. Tu cherchais les toilettes, n'est-ce pas ?

Madeth enfonça un peu plus le fusil. Garalt tourna de l'œil. Il étouffait, son beau visage déformé.

— N'est-ce pas ? insista-t-elle.

— *Han*, acquiesça-t-il péniblement.

Elle ôta l'arme, le saisit par le pan de la chemise de nuit pour le jeter dans le couloir. Justine les observait, une lampe tenue haut pour s'éclairer. Madeth sut qu'elle avait tout entendu, leurs chambres étant attenantes.

Le lendemain, Madeth sentit planer un silence aussi tonitruant qu'une porte claquée. Garalt, humilié, n'en resterait certainement pas là. Sylvia, le nez dans son thé, ne disait rien, telle une malade qui souffre en silence. Elle aimait sa nièce, mais Garalt, en épousant son aînée et en l'absence de Thiton, était devenu le chef de famille.

Madeth alla en ville chercher un artisan pour réparer la fenêtre. Dans une boutique, elle s'attarda devant une robe traditionnelle en

organza, une débauche de volants et de broderies bleu ciel et or. Le chef du village donnait deux fois par an un bal dans sa demeure. Toutes les jeunes filles s'y précipitaient pour exhiber les tenues qu'elles avaient confectionnées ou achetées. Pourquoi n'irait-elle pas, pour une fois ? Trouver un homme apparaissait à présent comme une nécessité vitale. Autrement, quel sort l'attendait, elle, sans famille, sans argent et sans toit ? C'est à cet instant qu'elle entendit parler de la guerre.

Le conseil public recrutait, le conflit entre les provinces contrôlées par les Phedbei et les Gorkai devenant intenable. Des soldats distribuaient des prospectus, collaient des affiches. *Protégez le guide suprême ! Protégez l'Atlantide !* Les Gorkai avaient créé un parti politique et gagné plus de cent vingt sièges de délégués au conseil public, soit 90 %. Cependant, dans la presse, des cadres du parti affichaient une volonté de renverser Thebot Qizak, le chancelier en place. Le Conseil public espérait, avant la prise de fonction de ces délégués, envoyer des troupes soutenir les Phedbei, dont la province, le Mestor, était submergée par les milices Gorkai. Empêcher la guerre civile par les voies diplomatiques était devenu impossible. Le guide suprême, chef spirituel de la nation, âgé de dix ans, n'arrivait plus à se faire entendre.

Madeth attacha son cheval près de l'abreuvoir. Elle se dirigea vers l'officier assis en train de consigner les noms des volontaires. Il arborait des ongles impeccables, une moustache fournie et des pommettes acérées. La voix enrouée, un peu intimidée, elle hésita avant de demander :

— Comment faire pour s'engager ?

— Si tu es majeur, il suffit de donner ton nom, mon gars.

L'officier détacha les yeux de la liste. Sa bouche s'ouvrit grand, ses traits s'affaissèrent. Madeth sentit le stress la quitter. Tout le monde lui renvoyait la même expression. Comme si on hésitait entre son œil marron et son œil bleu.

— Madeth Ryan, dit-elle, d'une voix claire un peu ironique.

Madeth rentra sans l'artisan qu'elle était allée chercher. Elle fit son paquetage avant de dire adieu à sa tante. Elle franchit la porte du domaine pour intégrer l'armée. C'était en 1910. Elle avait vingt et un ans.